

carlos
fonseca

musée
animal



Traduit de l'espagnol (Costa Rica)
par André Gabastou

 christian
bourgois
éditeur

CARLOS FONSECA / MUSÉE ANIMAL

À l'aube du nouveau millénaire, le conservateur d'un musée d'histoire naturelle du New Jersey reçoit une invitation d'une célèbre créatrice de mode. Fasciné tout comme lui par les formes cachées du règne animal – le camouflage et le subterfuge, elle lui propose de collaborer à une exposition mystérieuse alors même qu'ils entament une étrange relation.

Sept ans plus tard, après la mort de la styliste, le conservateur récupère les archives de leur projet inabouti. Au cours d'une longue nuit d'insomnie, il trouve dans ces dossiers une série d'indices sur la véritable histoire de la famille de cette dernière ; un puzzle qui serpente d'Israël à la bohème new-yorkaise des années 1970, en passant par la jungle latino-américaine.

Polyphonique et kaléidoscopique, *Musée animal* interroge les frontières instables entre l'art, la science, la politique et la religion.

Né en 1987 à San José (Costa Rica), Carlos Fonseca vit à Londres où il enseigne l'écriture. En 2015, avec son premier roman (*Coronel Lagrimas*) il était devenu le plus jeune auteur jamais publié par Anagrama, à 28 ans. *Musée animal* est son premier roman traduit en français..

Traduit de l'espagnol (Costa Rica) par André Gabastou.

« Avec *Musée animal*, Carlos Fonseca, écrivain des archives, des masques et des ruines – c'est-à-dire un écrivain capable de créer de nouvelles façons de penser, un explorateur ingénieux et obstiné de l'abîme – s'est imposé comme l'un de mes préférés. »
Enrique Vila-Matas

MUSÉE ANIMAL

CARLOS FONSECA

MUSÉE ANIMAL

Traduit de l'espagnol (Costa Rica)
par André GABASTOU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Museo animal

© Carlos Fonseca, 2017

© Christian Bourgois éditeur, 2022,
pour la traduction française

ISBN : 9782267045253

À Ricardo Piglia, pour son inégalable générosité

À Atalya, comme toujours

« Nous continuons d'inventer des récits de la fin. »

Don DELILLO

« L'inconnu est abstraction ; le connu, un désert ; mais le connu à demi, l'entr'aperçu, est le lieu parfait où faire onduler désir et hallucination. »

Juan José SAER

PREMIÈRE PARTIE
Histoire naturelle (1999-2006)

« Si nous devions disparaître, les barbares
passeraient-ils leurs après-midi à fouiller nos
ruines? »

J. M. COETZEE, *En attendant les barbares*

1

Pendant des années, je suis resté fidèle à une étrange obsession. À peine quelqu'un me parlait-il de débuts que me venait à l'esprit le souvenir d'un vieux peintre qui, dans mon enfance, s'employait à peindre des dizaines de paysages presque identiques dans une émission de télévision. Me venait l'image de ce vieux barbu à la voix solennelle dont je n'ai jamais su si elle était réelle ou feinte. Quelques secondes plus tard, désuète mais efficace, arrivait la morale: la meilleure manière d'éviter un début était d'en imiter un autre qui lui était antérieur. Moi, sans le vouloir, je finissais par prendre au sérieux cette sagesse de carte postale. Tandis que le vieux se mettait à ébaucher un nouveau tableau, plein d'arbustes et de montagnes, je m'employais à copier quelque début volé aux souvenirs: un dribble avec le ballon, une première ligne qui, tout à coup, remontait à la surface, une tournure par laquelle commencer une conversation. Rien n'était hors de portée de cette répétition inaugurale. Je crus ainsi pendant des années pouvoir me protéger de cette terrible angoisse qui nous envahit quand nous pensons être en train de faire quelque chose de nouveau. Le vieux se mettait à peindre un autre paysage identique et moi, je continuais à vivre ma vie, la répétant vers l'avant.

Peut-être est-ce pourquoi ce soir, en recevant le paquet après dix heures, j'ai eu le sentiment qu'il ne se passait rien de particulier mais que quelque chose se répétait. J'ai entendu une voiture

s'arrêter dehors, regardé par la fenêtre et j'ai tout vu : la carlingue vert foncé, la façon dont le chauffeur a sorti quelque chose de l'arrière, les visages troublés des enfants qui ont stoppé leurs bicyclettes pour voir ce qu'il se passait. J'ai aussitôt compris de quoi il retournait mais il m'a tout de même fallu quelques minutes pour ouvrir la porte. À la place, j'ai décidé de me servir un verre, de mettre la musique un peu plus fort et d'attendre jusqu'au dernier moment. Ce n'est que lorsque j'ai senti que le chauffeur était sur le point de repartir que j'ai fini par poser le verre sur la table, descendre les escaliers, ouvrir la porte et tomber sur ce à quoi je m'attendais : ce visage connu, mais déjà presque oublié, de l'homme qui me remet un paquet après dix heures du soir. Je l'ai pris d'une main, ai ébauché un geste de condoléances et me suis contenté de refermer la porte sous les yeux attentifs et un peu perspicaces des enfants et d'un père quelconque. Alors au beau milieu de la rue s'est fait entendre le rugissement du moteur et je me suis remémoré la lointaine image de la voiture traçant le chemin du retour en ville que j'avais si souvent pris en pleine nuit. J'ai tout vécu comme si c'était sept ans auparavant, non pas la nuit mais le matin, non pas un paquet mais un coup de téléphone, et je me suis souvenu du vieux aux paysages. Ce qui est étrange, me suis-je dit, c'est qu'il n'y ait au départ ni rupture brutale ni catastrophe ni choc, mais une légère sensation de réplique, un paquet arrivant à dix heures quand plus personne ne l'attend mais qu'on est encore réveillé. Quelque chose prévu à huit heures arrive à dix et les règles du jeu sont soudain différentes, les regards autres. J'ai toutefois pris le paquet d'une main, l'ai soupesé et, de retour dans la pièce, l'ai laissé tomber sur la table. Ainsi, au beau milieu de la chaleur de l'été, la fenêtre ouverte sur la rue qui semble à présent bel et bien vide, j'ai pensé à ce coup de téléphone d'il y a sept ans, juste après cinq heures du matin, à cette heure où personne ne s'attend à voir son sommeil interrompu. Le paquet est alors devenu lourd, réel, un peu encombrant, et je n'ai eu d'autre solution que de l'ouvrir et de tomber sur ce que je pressentais : un lot de chemises couleur manille qui seraient restées anonymes si sur

la dernière ne s'était pas distinguée une courte note rédigée dans une écriture n'ayant rien d'équivoque. Mes soupçons confirmés, je n'ai pas cédé au désespoir. Comme dit Tancredo, chacun aura sa chance.

Tancredo a ses théories. Il dit, par exemple, que tout fut un complot, puis il boit de la bière brune et sourit. Depuis des années, il se contente de critiquer mes décisions l'une après l'autre, de les démolir avec humour en buvant des bières. Tancredo est ma petite machine du désarroi, mon instrument de la réfutation, pour ne pas dire mon ami. Il me dit, par exemple, que je n'aurais jamais dû répondre à ce coup de téléphone. Non pas parce que je savais ce qu'il y avait derrière, mais parce que j'aurais dû être en train de dormir. De plus, dit-il, qui étais-je pour croire que je savais quelque chose de ce monde? Il me tient des propos de ce genre, puis boit de la bière, sourit et ébauche une nouvelle théorie. «Je crois, me dit-il, qu'ici-bas, les choses suivent une autre pente: un jour, elles seront de retour et tu te rendras compte que tout était une énorme plaisanterie. Une petite plaisanterie qui a grossi, grossi, à tel point qu'ensuite plus personne n'a eu le courage de te dire que c'était une plaisanterie et toi, tu es resté là, sans savoir s'il s'agissait d'une farce ou d'une tragédie.» Il voit que ses théories ne m'intéressent pas et change de stratégie. Il sait que les anecdotes me plaisent plus que les théories et peut-être est-ce la raison pour laquelle il me demande:

«Tu connais l'histoire de William Howard?»

Je me contente de faire un signe négatif de la tête. Avec Tancredo, on ne sait jamais d'où il sort ses histoires, mais elles sont là, toujours à portée de main, comme un paquet de cigarettes prêt à être partagé. Et c'est ainsi qu'il me raconte l'histoire de ce William Howard, un *gringo* dont il avait fait la connaissance dans les Caraïbes. Il me dit qu'il l'avait rencontré dans la rue, quand le type s'était approché de lui en guenilles, puant et ivre, pour lui demander de l'argent. Tous les jours, me dit Tancredo, c'était la même chanson: il s'approchait de lui sans le reconnaître et, dans un espagnol lamentable, lui quémandait quelque aumône. Ce qui s'est passé, me dit-il, c'est qu'au

bout de deux mois, le personnage avait commencé à le fasciner : pourquoi était-il là ? Comment était-il arrivé ? Pourquoi était-il resté ? Aussi, dit Tancredo au rythme avec lequel il écluse sa bière, me suis-je approché de lui et l'ai-je interrogé en personne sur son histoire. Tu sais ce que m'a répondu ce gros malin ? Qu'il était venu ici parce qu'il collectionnait les îles. Au début, je me suis dit que c'était une erreur de langage, mais il s'est avéré que cet homme le croyait sincèrement : il croyait que les îles se collectionnent comme des pièces de monnaie ou des timbres. Je me suis toujours demandé qui lui avait fait croire une telle énormité. Mais l'homme était là, au beau milieu d'une île, comme si quelqu'un avait oublié de lui raconter la chute de la plaisanterie. Tancredo sourit, me donne une tape dans le dos et finit par me dire : ne t'en fais pas, chacun aura sa chance.

C'est pourquoi, lorsque je suis tombé la semaine dernière sur la nécrologie dans le journal, je me suis remémoré les mots de Tancredo et l'histoire de William Howard. Collectionneur d'îles : je ne sais pas pourquoi la phrase du *gringo* sur les îles m'est revenue, et que subitement a grandi en moi la conviction qu'il fallait compiler toutes les nécrologies, imprimées et numériques, absolument toutes. Je les ai compilées, l'une après l'autre, mû par une sorte de collectionnisme addictif jusqu'à ce qu'aujourd'hui, après dix heures, j'entende l'arrivée de la voiture et sache de quoi il s'agissait. Puis, pendant une bonne heure, j'ai repensé à ce premier coup de téléphone matinal, avant qu'une brève intuition se mette à planer sur ma stupeur et m'oblige à affronter le poids de l'évidence : les chemises qui s'entassent comme des îles me font penser que, pendant tout ce temps, ces notes avaient un dessein qu'elle a gardé secret. Farce ou tragédie ? Pour le moment, je refuse d'ouvrir ces archives dont Tancredo jure qu'elles documentent la stratégie d'une vaste plaisanterie.

Ce sont trois chemises couleur manille. Chacune a été ceinte d'un petit cordon rouge qui finit par former un nœud, presque

comme s'il s'agissait d'un cadeau. Jointe aux chemises, une nécrologie annonce la mort avec ce style concis mais percutant qui leur réussit si bien : *Giovanna Luxembourg, Designer, Dead at 40*. Plus bas, on distingue une photo d'elle, vêtue de noir, portant un petit chapeau, le regard rivé ailleurs. La nécrologie parle un peu de son œuvre, mentionne quelques expositions particulières, évoque un legs éternel et pas grand-chose de plus. Puis elle se contente de regretter sa mort à un si jeune âge. Une certaine manière d'exhiber le secret, me dis-je, ou peut-être de le travestir en énigme. Sottises de la presse. Les chemises en revanche sont plus réelles : elles gisent là, fermées. Même ainsi, sans les ouvrir, il est possible de percevoir la grosse masse de papiers qu'elles contiennent. Étrange qu'elles ne soient pas numérotées, raison pour laquelle on en viendrait à penser qu'il s'agit d'une compilation récente, faite sans méthode. Quelque chose dans l'étrange ponctualité avec laquelle elles sont arrivées aujourd'hui en voiture suggère le contraire. Outre ce point, le seul détail distinctif qu'on remarque à première vue est la petite inscription qui tient lieu de faux titre : *Notes (1999)*. Je m'y arrête. Je réussis à reconnaître son écriture, la façon dont les lettres s'alternent et se consomment jusqu'à devenir inconsistantes et indistinctes. Ce n'est qu'alors, quand je pose la chemise pourvue d'un titre sur les autres, que se détache un motif qui semble avoir été ébauché dans les marges d'un dossier dans un moment de distraction :



On dirait un domino. Sans aucun doute, un domino numéro cinq, pourtant ce n'est pas le cas. Maintenant que je le remarque, je pense que ce gribouillage est là pour me rappeler comment tout a commencé. Je m'arrête de nouveau sur la nécrologie: *Giovanna Luxembourg, Designer, Dead at 40*. Si Tancredo avait été là, il n'aurait rien laissé passer. Il m'aurait dit : sache que ta chère styliste avait juste trente-trois ans, l'âge du Christ, quand elle t'a fait appeler. Il se serait arrêté un instant pour caresser sa barbe qui le fait ressembler à un dragon ou un don Quichotte rappelant beaucoup Sancho, et aurait approfondi la question de son extravagance. Apôtre sans cause claire, m'aurait-il dit, comme ceux que rencontra Napoléon à son départ de Waterloo. Ils le frappaient et l'adoraient, analphabètes qu'aucun camp n'aimait, ignorants qui ne savaient pas qu'ils combattaient un Moïse vaincu. Voilà ce qu'il aurait dit et il aurait ri, il m'aurait raconté d'autres histoires d'îles et tout serait devenu plus léger. Mais Tancredo n'est pas là, l'horloge indique onze heures et ce symbole qui ressurgit à présent est clairement reconnaissable : il s'agit du *quincunx* qui m'avait un moment tant fasciné. La nécrologie m'a rappelé que, dans à peine quelques mois, j'aurais moi aussi quarante ans.

2

Quand j'étais étudiant et que je projetais encore de devenir mathématicien, un ami barbu aux airs de faux philosophe me signala en passant l'existence d'un texte qui tentait de démontrer que, derrière toute la variété de la nature, derrière les différences, il y avait un singulier modèle. Une sorte d'estampe originelle. Pendant des années, j'ai oublié son commentaire jusqu'à ce que, deux hivers plus tard, un autre ami complètement différent, un type terriblement hygiénique qui ne voyageait jamais sans avoir glissé au préalable un savon dans sa poche, m'expliqua qu'un certain Thomas Browne, un type mélancolique né et mort au baroque XVII^e siècle, avait avancé dans une œuvre posthume que la nature et la culture se retrouvaient dans la répétition d'un motif composé de cinq points appelé *quincunx*. Me revinrent alors la barbe de mon premier ami, ses airs de faux prophète et je me dirigeai vers la bibliothèque. Je mis un certain temps avant de trouver le livre que je cherchais. Quelqu'un ne l'avait pas remis à sa place et il avait échoué pour telle ou telle raison dans la section des bandes dessinées – d'après les dires de la bibliothécaire – entre Mickey Mouse et Tom et Jerry, perdu dans les premiers gribouillages de Walter Disney. Je me dirigeai donc vers la section des bandes dessinées et là, parmi ces petits dessins qui ont fait couler tant d'encre, je tombai sur une vieille édition de l'ouvrage. L'œuvre en question était *The Garden of Cyrus*, publiée à l'origine en 1658, vingt-quatre ans avant la mort de l'auteur. Mon ami s'était trompé : bien qu'il s'agît de la dernière œuvre publiée du vivant de l'auteur, ce n'était pas

un travail posthume. Toutefois, tous deux étaient parvenus à cerner le sujet : la prévalence du modèle *quincunx* dans la nature comme démonstration d'un dessein divin. Sur la couverture, je tombai sur le portrait d'un petit homme aux yeux profondément grands, rougâtres et tristes, à la barbe effilée et aux cheveux longs. Je me souviens d'avoir pensé que Thomas Browne était une sorte de mélange de mes deux amis, peint à partir du souvenir. Je ne m'arrêtai toutefois pas sur cette impression. Je feuilletai rapidement cette vieille édition jusqu'à ce qu'une minute plus tard, je tombe sur la forme en question. Il s'agissait d'une sorte d'étoile de mer, d'un papillon géométrique qui ne tarda pas à retenir mon attention. Je pris le livre, le tendis à la bibliothécaire et l'emportai au dortoir des étudiants. Je me souviens qu'à mon arrivée, mon ami réfuta toute ressemblance avec le mélancolique anglais.

Quinze ans plus tard, après de longues lectures et un changement de carrière inattendu, mon obsession finirait par donner naissance à une série d'articles dont je me sentais plus satisfait que fier. Parmi eux, le plus confidentiel et moins diffusé retraçait la genèse des variations du patron chez les papillons tropicaux, une brève note intitulée « Variations du patron *quincunx* et ses usages en lépidoptérologie tropicale » dont la revue anglaise *The Lepidopterologist* avait publié un bref extrait en traduction sous le titre plus exotique de « *The Quincunx and Its Tropical Repercussions* ». Je me souviens que l'article commençait – pur caprice – par une belle citation de Browne lui-même : « Les jardins existaient avant les jardiniers, et n'étaient que de quelques heures postérieurs à la terre. » Encore aujourd'hui, quand je relis l'article, je m'étonne d'y voir cette citation, telle une traduction inutile perdue dans l'autre, indispensable et pertinente. Pour telle ou telle raison que je n'ai pas encore devinée, ce fut ce petit article qui avait réussi à retenir l'attention d'une styliste dont le nom me disait quelque chose mais dont je savais peu du travail. Même sans les ouvrir, je le sais : les six chemises que j'ai devant les yeux sont une sorte de témoignage de cette collaboration qui a commencé par un simple coup de téléphone.

Le téléphone avait sonné à cinq heures du matin. D'ordinaire, je n'aurais pas répondu à des heures aussi matinales mais la veille, j'avais fait la tournée des bars avec mes amis et l'acidité m'avait assailli précisément à quatre heures, me laissant prostré dans une sorte de somnolence qui refusait de choisir entre le sommeil et la lucidité. Maintenant cela me paraît évident : le coup de téléphone fut le parfait prétexte pour que je me lève à ces heures incertaines. Mais cela n'a aucune importance. Le téléphone avait sonné à cinq heures et à la cinquième sonnerie, j'avais répondu avec cette expression distinctive que j'avais adoptée face à l'incertitude de la langue à l'étranger quand le pays parle une langue et vos amis une autre : une sorte de fils amorphe du *Hello* américain et du *Hola* latino-américain, un hésitant *allô allô* qui avait quelque chose d'une tortue désespérée. Dans cette étrange langue qui est toutes parce que précisément elle n'est aucune, je répondis au téléphone à la cinquième sonnerie. Je me souviens qu'une voix masculine confirma en anglais mon nom puis, comme pour exprimer quelque intention, me demanda : « *Are you the autor of "The Quincunx and Its Tropical Repercussions"?* » Je lui répondis que oui, que c'était l'un des textes que j'avais publiés lorsque j'étais étudiant, et que je ne travaillais plus à l'université mais dans un petit musée d'histoire naturelle du New Jersey. Je crus un instant l'avoir perdu, que la ligne se brouillait, puis je l'entendis de nouveau, comme revenir de quelque part. Le reste de la conversation s'écoula comme si j'étais en plein sommeil : il me fit part d'un projet dont je ne saisis

pas tout, mentionna ce nom qui me rappelait vaguement un jeu de société auquel j'avais l'habitude de jouer dans mon enfance, insista sur ma discrétion dans la mesure où il s'agissait d'un motif d'une certaine notoriété publique. En plein petit matin, je me contentai de dire oui, sans savoir exactement où je mettais les pieds ni de quoi il en retournait, en proie comme je l'étais à une étrange sensation de perte semblable à celle dont certaines personnes font l'expérience en haute mer quand elles prennent tout à coup conscience d'avoir perdu la stabilité de la terre ferme. Je ne me souviens pas comment tout cela termina mais je me rappelle que le type raccrocha, et que je me retrouvai sans pouvoir dormir ni non plus rester éveillé, un peu insomniaque alors que la matinée commençait déjà, accablé par l'acidité de la veille. Je me fis cuire des œufs aux oignons et me mis à chercher dans les archives de l'ordinateur jusqu'à ce que je tombe sur une copie du vieil article dont je ne me souvenais pratiquement de rien. Je le lus une, deux, trois fois tandis que, dans mon esprit, passait le film des dix dernières années de ma vie, ce trajet que beaucoup qualifieraient de chute libre vers l'échec, mais que j'étais venu à accepter avec une certaine joie noble. Je vis mille fois les variations du *quincunx* sur des papillons cubains, costaricains, dominicains, portoricains, jusqu'à ce qu'il ne reste plus ni *quincunx* ni le moindre papillon mais le visage d'un enfant de quinze ans devant un tableau de salle de classe bourré de symboles. Le jour se levait et, par la fenêtre, on apercevait le paysage blanc. C'était l'hiver.

À cette époque, j'avais récemment arrêté de prendre des anxiolytiques et parfois la réalité vacillait un peu. Rien d'étrange, aucune hallucination, rien de ce genre, juste de petits glissements de perception, comme des appels de lucidité. Il s'était passé quelque chose de semblable au téléphone. Non pas que j'oubliais le coup de fil ni non plus le récusais, mais il resta tout simplement là, latent, comme tombé entre les fissures de la vie. Pendant ces semaines, je mangeai dans les mêmes restaurants de New Brunswick, bus des bières avec Tancredo et mes amis, allai au musée et en revins, tout cela sans mentionner une seule fois l'incident. Sans que je le sache,

les influences agissaient de façon souterraine. Ce que je ne manquais pas de remarquer fut le regain d'un certain intérêt pour les formes, une certaine perception des patrons. Le renouvellement, si longtemps différé, de mon intérêt pour le *quincunx*. Peut-être parce que j'avais si souvent lu l'article les yeux rivés ailleurs, je voyais tout à coup la forme partout : dans un cendrier, dans les fossiles marins du musée, dans la mousse de la bière, dans la configuration des passagers au beau milieu de la gare ferroviaire. La forme apparaissait obstinément partout, affleurait puis se cachait uniquement pour réapparaître des heures plus tard dans un autre lieu inattendu. Juste au moment où je pensais être enfin libéré des obsessions, un petit appel régurgitait une passion oubliée. Dans la semaine, je commençai à le ressentir comme une malédiction, un poids menaçant de faire sombrer le flotteur sur lequel évoluait ma vie quotidienne. Je n'attendis plus et, un soir où, du musée, je rentrais à la maison, je me mis à chercher parmi les papiers près du téléphone jusqu'à ce que je tombe sur une sorte de gribouillage dessiné pour me distraire et un numéro correspondant à la ville de New York. Je le composai, une sonnerie retentit à trois reprises mais personne ne décrocha. Je ne sais pour quelle raison mais je me dis m'être trompé de numéro. Quelque chose en moi l'associait à une certaine autorité absolue : un tout ou rien. Aussi ne réessayais-je pas avant deux jours, après avoir relu l'article pour la cinquième fois. La sonnerie retentit trois fois et, à la quatrième, une voix masculine semblable à celle du premier matin, toutefois légèrement différente, répondit. Je m'identifiai et mentionnai l'appel précédent mais, après un silence, on m'expliqua que personne ne savait de quoi il s'agissait. Aussi, comme si de rien n'était, je m'installai devant la télévision. Comme d'habitude : tremblements de terre sur la côte chilienne, polémiques de politiciens corrompus, émissions absurdes pour tromper l'ennui. Quand on rappela, on me trouva à moitié endormi et, pour une raison ou une autre, je laissai l'appel filer vers le répondeur et y écoutai pour la première fois sa voix un peu âpre et je crus qu'elle s'éteignait.

Ainsi pourrait-on en arriver à dire qu'au départ, il y a une voix qui se répète sur un répondeur : une voix âpre qui, par moments, semblait s'éteindre mais qui, maintenant, recommence à résonner. Puis je me vois dans une voiture, une voiture verte comme celle qui s'est arrêtée aujourd'hui au beau milieu de la rue, longeant les rues enneigées de ce terrible hiver, tournant tantôt à droite tantôt à gauche, sortant de New Brunswick sans savoir exactement où elle allait, laissant le musée derrière dans l'espoir qu'était enfin arrivée l'heure de renouer avec mes ambitions. Je me souviens d'être passé devant les usines abandonnées que reconnaissent tous ceux qui sont allés dans le New Jersey, ces ruines recouvertes de neige, une petite chapelle se découpant sur le blanc. Je vois deux trains nous prendre de vitesse. Puis la tombée du jour, puis l'obscurité. Alors, je ne vois pas beaucoup plus que les phares des voitures, le visage du chauffeur qui, par moments, jette un œil dans le rétroviseur jusqu'à ce que, tout à coup, émerge cette belle catastrophe de lumières qu'est la ville de New York vue du New Jersey.

Il me plaît parfois de penser que derrière l'insomnie se cache quelque chose de ce genre : une vision lucide et gigantesque que les insomniaques ne peuvent oublier. Ils ferment les yeux et la voient, une sorte de magnifique tableau rempli de points minuscules palpitant comme des étoiles. Je me souviens d'avoir traversé le pont et d'être arrivé dans cette ville où j'étais très souvent allé mais qui,

à présent, enflait comme enflait l'éponge de mon ambition, comme enflent les hérissons ou les coraux, avec une patience mesurée, poursuivant une voix indistincte qui, désormais, appartenait à toute la ville. Je me revois dans cette voiture que j'ai vue aujourd'hui arriver à dix heures passées, longeant une rue pleine de neige jusqu'à ce que, tout à coup, je la sente tourner à droite, voie apparaître un énorme bâtiment sans fenêtres et qu'elle s'arrête en remarquant les premiers pavés.

Cette première fois, la réunion fut longue en dépit des apparences. Il faisait nuit, il était plus ou moins dix heures, quand la voiture s'arrêta dans cette rue pavée que j'arriverais ensuite à si bien connaître, entre cet affreux bâtiment sans fenêtres et un immeuble de luxe qui avait jadis été une usine. J'imagine qu'il devait être dix heures dans la mesure où je compris plus tard qu'avec elle tout avait son étrange ponctualité, une certaine précision qui s'éloignait des horaires fixes, du sens commun déterminé par les calendriers. Oui, il devait être dix heures, parce que ce fut toujours dix heures, onze tout au plus, ce genre d'heures ambiguës auxquelles tout le monde rentre chez soi. Toujours est-il que je fus reçu par une gamine que je pris un instant pour elle, la styliste, mais que je reconnus rapidement comme une assistante, l'une de celles qui, par la suite, se multiplieraient presque incognito, toujours un peu en marge, agaçantes dans leur étrange travail d'employées de bureau glorifiées. Je donnai mon nom, et nous nous retrouvâmes à marcher dans les corridors de ce bâtiment que j'arpenterais tant de fois mais, si j'y retournais aujourd'hui, que je considérerais encore comme étrange, marqué comme il l'était par une certaine atmosphère d'hôtel vide, une certaine aura d'usine oubliée dans laquelle apparaissaient tout à coup des portes numérotées. Je me souviens d'avoir toujours eu la sensation que les portiers se servaient de leurs frères pour interchanger leurs horaires : ceux qui me saluaient se ressemblaient étrangement mais étaient toujours un peu différents. Puis je revois l'assistante s'arrêtant devant l'une des portes et frappant avec une délicatesse frisant presque la peur. C'est alors, quand elle ouvre la

porte, que je la vois pour la première fois : une femme dans la fleur de l'âge, belle précisément parce que quelque chose en elle refusait de se livrer aux regards. Je me souviens qu'elle se présenta, mais ce qui, pour ma part, retint mon attention, fut un certain tic nerveux, une façon d'interrompre ses phrases à mi-chemin, comme si elle avait oublié de mentionner quelque détail et, qu'au beau milieu de sa phrase, elle cherchait à faire machine arrière, uniquement pour se rendre compte qu'elle n'avait d'autre choix que d'aller au bout de son propos. Je crois qu'elle avait une écharpe bleue qu'il me sembla avoir peut-être déjà vue ailleurs. Pour le reste, elle était entièrement vêtue de noir, comme, je le sus vite, c'était son habitude.

Je me souviens qu'il faisait encore froid dans le corridor et qu'elle m'invita à entrer. Nous nous assîmes au centre de la pièce, elle très éloignée de moi, moi affalé sur un meuble qui me parut très inconfortable et elle, assise un peu loin sur une chaise en bois. Moi, par timidité ou distraction, je me mis à regarder le tableau qui s'étendait derrière elle, croissait dans son dos, une sorte de tableau composé de chiffons imbibés d'huile jusqu'à ce que je l'entende entamer cet étrange monologue halluciné que j'ai encore la sensation d'avoir déjà entendu ailleurs : elle commença par mentionner les yeux du *Caligo brasiliensis*, la façon dont les deux points dessinés sur les ailes du papillon le font ressembler à un hibou. Puis, sans s'arrêter, elle se mit à examiner le célèbre cas de la mante religieuse, la manière dont l'insecte jouait les anonymes en pleine forêt. Je me souviens qu'elle dit quelque chose à propos de la pluie dans les forêts tropicales, puis s'arrêta. Elle regarda alors le tableau d'un air distrait, sortit un petit carnet et commença à dessiner des croquis : papillons, insectes, silhouettes marines, petits gribouillages qui ne représentaient pas grand-chose mais qu'elle ne tarda pas à me montrer. Ici, il y a les *calappae* qui ressemblent à des pierres, ici les *chlamydes* comme des graines, ici les *moenas* comme du gravier : elle énonça tout cela avec un sérieux absolu, puis elle se mit à rire. Je pensai que peut-être tout cela n'était qu'une plaisanterie de mauvais goût ou pire encore, le monologue d'une femme dérangée mais, dans le timbre de son rire, quelque chose me fit penser qu'il

était question d'autre chose. Pointant alors un nouveau dessin sur lequel on distinguait une série de fleurs clochettes que j'identifiai rapidement comme les *cholas* brésiliennes, elle m'expliqua finalement la raison de son coup de téléphone.

J'en ai assez, me dit-elle, de faire des collections de mode. Je veux, tant qu'il en est encore temps, faire une collection sur la mode elle-même. Pas la simple mode, mais autre chose. Son doigt, long et pâle, pointait de nouveau le carnet. Quelque chose dans sa voix resta en suspens dans l'atmosphère et moi, je pensai à la voix que, des semaines auparavant, j'avais entendue sur le répondeur, à cette première intuition que quelque chose en elle s'éteignait. Puis nous parlâmes de choses plus triviales, de la ville et de l'hiver, de mon travail au musée et du *quincunx*, de toute cette sorte de brouillard quotidien qui à présent semblait sens dessus dessous. Il devait être presque deux heures quand je repartis. En quelque sorte, presque quatre heures étaient passées. Je me souviens qu'au moment où je sortais, le chauffeur m'avait proposé de me ramener mais j'avais refusé parce que je voulais marcher. La neige, lui dis-je, avait fini par réchauffer les rues.

Je marchai pendant des heures, un peu au hasard, tandis que dans mon esprit, sautillaient des images de la conversation. Des éclats, des moments équivoques, la résonance de ce rire qui me semblait de plus en plus ambigu. Je longeai les rues enneigées sans me presser, étrangement persuadé que, sans le savoir, je me dirigeais vers l'est, que le soleil ne tarderait pas à apparaître et que je pourrais rentrer chez moi. Je pensai à l'intuition qui me suggérait que quelque chose dans cette voix s'éteignait, cette voix âpre que j'avais ce jour-là écoutée avec une patience animale. Je contournai le quartier chinois, puis longeai une étrange rue bourrée de chats, je me rappelai la curieuse manière qu'elle avait eue d'entrée de jeu de s'aventurer dans le projet avec ses croquis et en arrivai presque à me convaincre que tout cela, ce monologue halluciné, elle le tirait d'ailleurs. Un film mal traduit ou une émission de télévision. Ce qui était bizarre, c'est que, lorsque Giovanna parlait, quelque chose

en elle se rétractait, comme le font les mots quand ils sont prononcés doublés dans une autre langue que celle dans laquelle ils ont été pensés. Je fus distrait par un néon annonçant un bar. Quelques garçons s'étaient rassemblés devant. Je remarquai que la nuit avait gardé un peu de vie et que cela valait peut-être la peine d'entrer dans un bar et d'y boire un verre. Le mot « Bowery » du néon avait retenu mon attention. Je connaissais le nom comme je connaissais la ville entière, comme on connaît les choses de l'extérieur : par le biais de romans et d'histoires étrangères. Mais dans ce cas précis, l'histoire était la transposition d'un mensonge.

Découvrir si l'un de mes ancêtres était venu là, avait marché dans ces mêmes rues, eut l'air d'acquérir un moment une certaine pulsion vitale, comme si ce n'était qu'à cette seule condition que j'aurais le droit de marcher à de telles heures dans des quartiers dont j'ignorais réellement tout. Je me remémorai une expression que la styliste avait utilisée ce même soir – « animal tropical » – et me dis que dans mes tropiques, il n'y avait pas beaucoup d'animaux, qu'elle se trompait, que je n'étais pas la personne indiquée pour ce projet. Oui, des milliers de Portoricains étaient arrivés avec la grande vague migratoire des années 1950 et 1960, mais les rapports que j'entretenais avec cette génération étaient ambigus et problématiques. Peut-être était-ce la raison pour laquelle j'avais décidé de me situer en marge de la ville, dans cet étrange New Brunswick avec ses bars de vétérans nord-américains qui me regardaient toujours de biais, d'un air suspicieux. Mon rapport à la ville exigeait autre chose, cela n'avait rien à voir avec une question de deuxième ou troisième génération, car ceux-là me toisaient toujours avec une profonde méfiance. Quelque chose en moi me disait que je ne serais sauvé qu'à la condition qu'un de mes ancêtres ait foulé ces mêmes rues au beau milieu du XIX^e siècle. Mes racines seraient alors bien définies et je pourrais accepter tout cela avec un certain sentiment de droit et d'héritage. J'avais vu quelque part une photo du Bowery vers la fin du siècle : une foule marchant à l'ombre des premières lignes du train, de rues pavées avec leurs établissements invitant à

traîner un moment – des rues invitant au vice. J’imaginai mon pré-curseur dans la foule, un homme portant veste et chapeau, peut-être les seuls qu’il avait, se débattant avec cette sensation d’inquiétude et de confusion qui, à présent, m’assaillait moi en voyant l’ancien secteur du vice de Manhattan se transformer au bout d’un siècle en une timide ombre de lui-même. Peut-être décidai-je d’entrer dans le bar afin d’oublier ce sentiment de déracinement qui accompagne tout souvenir photographique. Non plus le bar des garçons et du néon, mais un établissement plus silencieux sur lequel je tombai quelques pas plus loin en descendant l’escalier, un sous-sol caché duquel sortit un couple ivre jouant à s’embrasser.

Il est des lieux qui nous donnent l’impression d’être dans l’erreur : par exemple, ce bar. Une sorte de restaurant libanais bourré de narguilés et marqué par une lumière de pierre rougeâtre qui lui conférait une aura de fausse tombée du jour. Il devait être trois heures du matin quand, me frayant un passage entre un couple d’ivrognes qui sortait, je descendis les marches sur lesquelles commençait à fondre la neige et entrai dans le local. Je me souviens d’une étrange architecture formant des recoins inattendus dans lesquels de jeunes gens ivres fumaient et buvaient du vin sur des longues tables en bois qui auraient été plus à leur place dans un restaurant italien rustique qu’à cet endroit, dans l’haleine d’alcool las exhalée par le bar. J’aurais adoré avoir un livre, de quoi occuper mes mains et mon oisiveté, n’importe quoi, un téléphone portable ou une feuille de papier blanc. J’aurais aimé avoir apporté ce roman dont j’avais déjà oublié le titre. Peut-être ainsi aurais-je pu davantage penser aux généalogies. Du moins j’aurais pu assumer l’anonymat que nous confèrent les choses lorsqu’elles nous emplissent les mains, cette aura de laboriosité qui aurait éloigné de moi cette sensation d’être là, seul, parfaitement seul, parmi les groupes qui terminaient la nuit en riant. Je commandai un verre de vin rouge et me mis à observer cette étrange écologie. Je me souviens d’avoir été étonné par la manière si subtile qu’avaient les serveurs de serpenter entre les tables, frais et soignés. Il y avait là un terrible silence,

s'agissant d'un bar qui fermait à la dernière heure. Comme si une sorte de trou noir s'était glissé entre les tables, prêt à dévorer tout excès de bruit.

C'est alors que je la vis.

Elle devait avoir soixante ans, elle avait les cheveux teints en rouge et le regard des obsessionnels. Elle occupait une table entière sur laquelle elle avait posé une quantité infinie de journaux. Quelque chose dans la scène me rappela les vieux films de guerre, quand le général retrouve ses colonels pour planifier la dernière embuscade. Quelque chose en elle semblait démesuré, ou conçu à une autre échelle, quelque chose semblait amener un peu de légèreté parmi tant de papier éparpillé en un désordre fortuit. Je me souviens d'avoir commandé un autre verre et recommencé à l'observer. Autour d'elle, les serveurs circulaient avec un calme particulier, comme s'ils avaient compris que le secret était de ne pas la déranger. J'en vins à penser qu'il s'agissait de la patronne de l'établissement, mais me dire qu'aucun patron de bar ne serait réveillé à de telles heures me détrompa. Sur son visage, elle gardait les traces d'une certaine beauté comme si, dans quelque passé, elle avait été belle et n'eut plus à présent qu'à assumer cette beauté primitive. Ses mouvements étaient lents mais je réussis à percevoir, dans le calme initial, une certaine avidité à tout dévorer en une seule fois. Alors, comme s'il s'agissait d'un souvenir ou d'une intuition, comme pour chasser ce spectre de moi, je repensai à Giovanna. Elle aussi avait quelque chose d'un oracle moqueur, d'un sphinx égyptien, d'une actrice recherchant désespérément l'anonymat. En y repensant, combien était étrange ce naturel avec lequel elle semblait nier tout ce qui lui appartenait. Peut-être avait-ce été le choc de la première impression ou la vitesse avec laquelle elle s'était précipitée sur le projet, mais je ne remarquais qu'à présent les singularités de la styliste. Elle avait les cheveux terriblement blonds, comme ceux des actrices de Hollywood des années 1950 et, dans son regard vert vibrant, on pouvait deviner un mensonge. J'essayai de l'imaginer autrement, avec les cheveux noirs et les yeux marron, mais sans succès. Dans

l'appartement, tout m'avait d'abord paru normal mais les idiosyncrasies me sautaient au visage : son refus de bavarder en anglais, préférant un espagnol sans origine claire, l'absence subtile de toute photo de famille dans la maison, la façon dont la conversation s'était limitée au strict nécessaire. J'essayai d'imaginer Giovanna âgée mais pour ne réussir qu'à renouer avec l'image de cette lectrice de journaux qui paraissait désormais aux prises avec des questions étrangères à son travail. Deux filles saoules, intriguées comme moi par ce personnage, s'étaient rapprochées pour lui parler et la dame, un peu névrosée, avait réagi par des gestes presque violents qui seraient montés d'un cran si les serveurs n'avaient demandé aux gamines de se montrer plus discrètes, puis elle se replongea dans sa lecture. L'hypothèse de la folie me parut irrespectueuse et superficielle. Comme dit Tancredo, il faut comprendre les fous dans leur propre logique. Peut-être était-ce pourquoi je commandai un autre verre, et entre-temps je me dis que c'était sans doute elle qui avait raison, que les journaux étaient faits pour être lus au petit matin du jour suivant, au moment où les dépêches de ce jour suivant étaient sur le point d'arriver. Quand je jetai un coup d'œil à ma montre, il était déjà presque cinq heures. Dehors le soleil ne tarderait pas à se lever et moi, j'étais loin de la maison, loin de New Brunswick et du musée, dans un bar où une femme lisait compulsivement des journaux en plein lever du jour. Je me souviens qu'à la sortie, deux gamins se battaient dans un coin. Je pensai que mon faux ancêtre avait dû vivre un peu tout cela.

Lors de ces semaines, mes commentaires à Tancredo se contentèrent d'ébaucher l'étrange scène à laquelle j'avais assisté dans le bar. Quelque chose en moi, encore aujourd'hui, me fait penser que j'avais accepté le projet simplement pour pouvoir retourner là-bas, dans le bar de pierre rougeâtre bizarrement calme. Peut-être, me dis-je, tout ce cinéma se résumait-il à une fascination puérile pour une femme qui, au petit matin, lisait des journaux. Toujours est-il que chaque fois qu'entre deux bières, j'essayais d'expliquer à Tancredo ma fascination, je me sentais échouer : la description me

trahissait, le ton n'était pas le bon, les mots se précipitaient et s'évanouissaient avant d'arriver à leur objet de prédilection. Tancredo, las de tant d'ambiguïté, agitait sa cigarette sur le cendrier, restait silencieux une seconde, plissait les lèvres et finissait par ébaucher une théorie. D'après lui, ce bar en plein Bowery ressemblait un peu à ce que les physiciens appellent l'« horizon des événements », cette frontière proche d'un trou noir, où la vitesse d'échappement est identique à celle de la lumière. Ainsi, tout phénomène ayant lieu au-delà de l'horizon était-il imperceptible pour un observateur extérieur et vice versa. Comme un nid de fourmis, me disait Tancredo, et moi, pour la première fois, je commençais à prendre goût à ces métaphores extravagantes. Je me rappelais les marches et le néon du bar voisin, la bagarre à laquelle j'avais assisté à la sortie. Plus tard, quand le projet se mit à me consumer, je me dis que cette frontière de fourmis pourrait fort bien décrire aussi l'étrange affaire sans issue dans laquelle je m'étais fourré. Mais cela, ce fut plus tard. Au départ, il n'y avait que cette image de lecture compulsive en pleine nuit et, autour d'elle, une routine d'insomniaque se répétant jusqu'à la fatigue, jusqu'à me laisser épuisé avec une bière face à Tancredo qui ébauchait des théories.

Les appels arrivaient d'ordinaire à trois heures, et les voix étaient toujours différentes. Le téléphone sonnait, les collègues du musée me regardaient d'un air complice, j'abandonnais mes catalogues et m'acheminais toujours à la rencontre de la même chose : une douce voix m'informant de l'heure et du lieu de la rencontre. Il y avait dans tout cela quelque chose d'équivoque, d'un faux secret, d'une aura d'illégalité. Moi, je me contentais d'accepter la routine avec un automatisme joyeux. Puis, plus tard, vers neuf heures, la même voiture verdâtre passait près de mon appartement et je descendais l'escalier avec une certaine anxiété, disposé à tout quoi qu'il en soit. Durant ce premier hiver, je me souviens d'avoir vu toutes les variations que la neige peut créer sur un même paysage : les mille formes qu'en fondant la neige peint sur ce paysage – déjà décrépit – avec des allégories de guerre. Au bout de quelques mois, le voyage devint un rite si naturel que je dormais pendant tout le trajet pour ne me réveiller qu'au moment où les premiers pavés se faisaient sentir. Puis il fallait affronter ce bâtiment aux mille visages, ensuite de longues discussions avec Giovanna qui abordaient mille sujets : une théorie sur les silhouettes que forment les oiseaux en volant, des discussions sur la nature de la couleur, un débat sur la mimésis et son origine animale, de longues conversations sur l'anthropologie latino-américaine. Conversations qui finissaient toujours par se transformer en longs monologues de Giovanna dans lesquels je tombais sur des phrases que je croyais avoir déjà entendues ailleurs.

Nous parlions de mille choses, tandis qu'autour de nous s'agitaient, furtivement, ses assistants dans une sorte de labeur continu qui, sur certains points, en arrivait à ressembler à l'atmosphère hallucinée de ce bar dans lequel les serveurs évoluaient avec tact et grâce, veillant à ne pas déranger la lectrice de journaux. Giovanna ébauchait des choses sur un petit carnet de cuir rougeâtre, et moi, de loin, je me demandais de quoi il s'agissait. Puis, des heures plus tard, l'un des assistants prenait congé sous prétexte que la styliste était fatiguée. Alors je sortais vaquer dans les rues. J'errais pendant un moment avant de m'arrêter, comme toujours, devant le néon du Bowery, devant les marches qui menaient à ce bar libanais où une dame de soixante ans lisait compulsivement des journaux. Je m'asseyais, commandais un verre et m'imprégnais de l'atmosphère : les jeunes gens ivres en quête de baisers, les serveurs qui, chaque fois, me paraissaient de plus en plus ressembler aux assistants de Giovanna et, en ce centre équivoque qui pour Tancredo délimitait la frontière, la lectrice avec sa cartographie martiale de l'information.

Je craignis ces premières semaines que ma fascination fût découverte. Je craignis qu'un jour, la dame me vît en train de la fixer. Son sens de l'espace, cependant, semblait autre : comme si, en dehors des journaux, sa réalité se limitait à ce qui lui était immédiatement proche. J'observai comment, soir après soir, les jeunes gens ivres s'approchaient d'elle jusqu'à la déranger. Ce n'est qu'alors, comme sentant la présence importune d'un insecte, qu'elle se secouait violemment et les réprimandait. L'un des serveurs éloignait les saou-lards et elle se replongeait dans ce nuage d'information. Je pouvais passer des heures ainsi, jusqu'à ce qu'à cinq heures, je quitte les lieux et entreprenne en train le chemin du retour.

6

Aujourd'hui j'ai à peine regardé ma montre et il est déjà presque une heure. Je me suis alors dit que, pendant ces années, l'image de la lecture en plein bar en était arrivée par devenir pour moi le reflet de ma propre insomnie. J'ai un peu pensé aux miroirs et à la sensation si étrange qui assaille l'enfant quand, dans un moment de distraction, il ouvre la main et voit son ballon à l'hélium s'envoler dans les airs avec une incomparable légèreté. Je ressens quelque chose de ce vertige inversé en me rappelant maintenant cette année que j'ai passée immergé dans un projet dont la logique m'échappait mais face auquel se développait un sentiment d'appartenance. Je sentais d'une certaine façon que mon ancêtre fictif était au diapason de mes pas, les légitimant, leur donnant un sens.

Il est déjà presque une heure et les chemises restent fermées. Dehors, la rue est vide, quelque nouveau cri aviné de temps à autre, mais en général une tranquillité absolue. J'ai fait les cent pas dans la pièce en m'ennuyant un peu, je me suis préparé un café, puis j'ai décidé d'allumer le ventilateur. Ainsi, avec un certain bruit uniforme en musique de fond, un café pour revitaliser la matinée, tout va mieux. J'ai de nouveau jeté un œil aux chemises et me suis dit : « À chacun sa chance. » J'ai alors rallumé l'ordinateur à la recherche de n'importe quoi. Au bout d'un moment, je me suis surpris à lire une nécrologie. Une autre photo de Giovanna, cette fois au beau milieu d'une passerelle lors de l'un de ses derniers

spectacles, puis un résumé de son œuvre. Moi, cependant, ce qui retient mon attention est une donnée que j'avais presque oubliée : dans une courte phrase, la nécrologie mentionne cette peur terrible qu'avait Giovanna de la foule. Juste une ligne, mais qui m'a sauté aux yeux sans crier gare à côté de la fragile image de la styliste en pleine salle : la façon qu'elle avait de s'éloigner de tout, de créer son propre espace comme s'il y allait de sa vie. Quelque chose dans ce geste l'apparentait à la dame aux journaux, la rendait complice de ces gens étranges qui, au beau milieu de la nuit, cherchent à se protéger des rêves. Elle ne fit jamais allusion à sa peur en ma présence, mais quelque chose en elle se rétractait jusqu'au point de devoir se cacher. Je pensais alors que tout n'était pas dénué de sens. Son obsession des procédés mimétiques de la mante religieuse, cette obsession de voir la mode comme un art du camouflage et de la cachette. Ses cheveux qui ne pouvaient être plus blonds et ces fausses lentilles de contact avec lesquelles elle souriait timidement comme quelqu'un qui fait machine arrière. Nul besoin de la voir au milieu de la foule pour savoir que son lieu était ailleurs. Comme si, quand tous avaient décidé que la mode était un art de l'éclat, elle s'était proposé le contraire, penser la mode comme un art de l'anonymat en pleine forêt. Je remarque maintenant que même si nous nous étions vus en divers endroits, dont l'appartement dans ce bâtiment industriel était tout juste le premier, nous nous étions toujours rencontrés dans des lieux fermés, comme si la ville la terrifiait. Dans les multiples habitations où nous nous sommes vus, les meubles étaient disposés de telle façon qu'elle pouvait se perdre parmi eux sans avoir recours à une quelconque proximité. Je bois mon café et l'image d'elle cherchant à se réfugier devient si vive et réelle que, pour la première fois de la nuit, j'éprouve un peu de tristesse.

Les chemises commencent à me tenter.

Tout démarra par les plaisanteries habituelles pour ensuite dégénérer en possibilités plus réelles : et si tu couches avec elle ? Ne serait-ce pas parce que le *quincunx* est amoureux ? Ne serait-ce pas

parce que tu l'aimes au tréfonds de toi-même? Les questions de Tancredo étaient étalées sur la table comme des possibilités inexplorées. Giovanna était attirante, sans aucun doute. Quelque chose dans ses faux yeux clairs obligeait tout un chacun à l'aimer. Mais juste au moment où l'heure de l'intimité arrivait, elle coupait court et, soudain, tout semblait si loin que l'éventualité même de la revoir n'allait plus de soi. Elle disparaissait pendant des mois sans laisser le moindre message. Puis quelqu'un lisait dans les journaux qu'elle était à Londres, à Milan, à Munich. Quelque chose en moi s'estimait trahi et acceptait de nouveau sa place au musée, avec les catalogues et les bières, les collégiens bruyants arrivant en troupeaux. Les semaines passaient et je l'oubliais presque, elle comme le projet, s'il n'y avait eu quelque chose en moi qui refusait d'abandonner un projet aussi facilement, de surcroît quand sa nature n'était pas claire. « Farce ou tragédie? » disait Tancredo, et moi, je savais que je devrais poursuivre le plan jusqu'à ses dernières extrémités si je voulais savoir où la plaisanterie allait en venir. Dans la semaine arrivait un appel et, des heures plus tard, j'étais de retour dans la voiture verdâtre en direction de la ville, en une nouvelle saison, un nouveau climat, mais disposé à participer à la même énigme. Pendant des mois me sauva l'idée que peu importait combien de temps passait, je pourrais toujours arguer que dans un petit bar de la ville, cachée de tous, une dame lisait des journaux. La constance, cependant, tend ses pièges et le jour où elle fait défaut, on dirait qu'un monde s'écroule.

Je découvris vite que chez Giovanna, la terreur de la foule était liée à une autre, pire encore : celle de tomber malade. Ce devait être déjà le printemps quand elle m'en parla. L'hiver avait été intense, avec beaucoup de neige et de vent, moyennant quoi le printemps était arrivé avec un certain air prophétique. L'appel avait retenti la veille à l'heure habituelle mais avec des instructions différentes : nous nous retrouverions à midi dans sa maison au bord de la plage. Je me souviens le lendemain avoir préparé un petit sac à dos et avoir attendu une bière à la main, en regardant par la fenêtre les chiens et leurs maîtres passer. Peut-être était-ce en raison des discussions que j'avais avec elle, mais j'en suis venu à penser ce matin-là qu'il était très étrange que, dans ces villes nord-américaines, il n'y eût pas de chiens errants. Quand j'étais petit, ces chiens qui se promenaient dans les rues sans maître ni loi, signes d'une violence latente qui, à tout moment, pouvait assaillir et mordre, m'avaient toujours fait peur. Je restais à la maison et les voyais passer, heureux qu'une grille nous sépare. Les villes modernes, pensai-je, sublimaient leurs violences avec des gratte-ciel. Les villes modernes, me dis-je, effacent leurs frontières avec des grues de construction. C'était à cela que je pensais quand je vis arriver la voiture. Je finis ma bière et, en descendant, tombai sur le chauffeur au même visage. J'hésitai à lui faire part de mes pensées, mais décidai finalement de me taire. Les deux heures suivantes, nous les passâmes, muets, au beau milieu de l'autoroute, moi pensant à des chiens errants et à des villes, à des